***Il  est presque évident de constater tout d’abord que  cette phrase “entre tradition et modernité” est  un leitmotive qui revient tout le temps au Maroc, dans les informations, dans les reportages, et à propos de n’importe lesquels des sujets. Il faudrait aussi que l’on s’entende dès à présent, sur les termes du sujet que l’on a à traiter. Les principaux, ceux qui peuvent poser un problème de signification et d’interprétation. Il s’agit à l’évidence pour ce qui nous concerne des expressions « Tradition » et « Modernité ». Le terme « Maroc », je suppose, il ne doit pas poser de questionnement du moment qu’il s’agit du nom du pays là où nous vivons et auquel nous nous identifions ! Mais, l’intitulé du sujet, tel qu’il est formulé, peut le présenter  entre autres, comme un pays où la société est déchirée, perdue entre traditions et modernité, un pays que les « Hoba Hoba », désignent dans leur dernier album sous le vocable « BLAD SCHIZOPHRENE ». Laissons cette diatribe de côté et commençons par le terme « Tradition ».***

La tradition désigne la transmission continue d’un contenu  culturel  à travers l’histoire  depuis un événement fondateur ou un passé immémorial (du Latin  traditio, tradere, de trans « à travers » et dare « donner », « faire passer à un autre, remettre »). Cet héritage  immatériel peut constituer le vecteur d’identité d’une communauté. Dans son sens absolu, la tradition est une mémoire et un projet, en un mot une conscience collective : le souvenir de ce qui a été, avec le devoir de le transmettre et de l’enrichir. Avec l’article indéfini, une tradition peut désigner un mouvement religieux par ce qui l’anime, ou plus couramment, une pratique symbolique particulière comme les traditions populaires.

Une tradition est, en sociologie, une idée une habitude qui est mémorisée et transmise de génération en génération, à l’origine sans besoin d’un système écrit. Les outils pour aider à ce processus incluent des éléments de poésie comme la rime et l’allitération. Des histoires sont bâties pour une ritualisation de la pensée autour d’une manière de faire et de ses accessoires, désormais fortement relayées par la publicité  et les lois.

La tradition est universelle et se présente souvent sous différentes formes selon les pays, or la coutume, c’est l’ensemble des us et pratiques qui se font au quotidien, c’est plutôt une histoire de localité, de région.

Par contre, prise dans un sens large, la tradition peut signifier également le patrimoine. Issu du vocabulaire juridique, le mot « patrimoine » a été utilisé au début des années 1970 pour désigner aussi  les productions humaines à caractère artistique que le passé a laissées en héritage et on n’a pas fini d’explorer(…) On parle de patrimoine architectural, musical, vestimentaire, culinaire etc.. Cet aspect de la tradition, tout le monde serait d’accord pour le préserver et l’enrichir. Les chinois ont préservé leur porcelaine, leurs arts martiaux et leur médecine traditionnelle et les exportent sur le monde. Rien que de la pharmacopée, ils tirent 24 milliards de Dollars. Chez nous la médina de Fez a été classée ; il y a déjà plus de vingt ans, comme patrimoine de l’humanité et un projet grandiose pour sa  restauration et sa préservation a été établit par l’UNESCO. Quant à notre caftan, il n’a cessé de faire parler de lui dans les grandes expositions internationales… C’est en raison de sa spécifité et de l’unanimité sur l’impératif de sa préservation, que nous ne traiteront pas dans ce travail de cet autre aspect de la tradition qu’est le patrimoine.

Être traditionaliste reviendrait à avoir cette tendance à vouloir reprendre les expériences et les solutions des aïeux pour en profiter dans l’immédiat sans perdre de temps à chercher d’autres solutions. Cette tendance semble parfois inappropriée et exclut toute recherche de solutions nouvelles plus efficaces. C’est à ce titre qu’elle est considérée comme handicapante.

La modernité quant à elle est à l’opposé de la tradition. L’étymologie indique que ce terme est issu du grec « modos » qui signifie « d’aujourd’hui ». Ce n’est que plus tard que le terme modernité à proprement parler apparaîtra avec Balzac. C’est

Dans le monde arabo-musulman, les choses se passent différemment. L’intégration de la modernité se fait difficilement ; car, elle n’est pas le produit de la seule évolution interne. Dès le départ, elle s’est présentée comme le produit amené surtout par des interventions étrangères, violentes à des degrés divers : colonialisme et occupation, exploitation directe ou indirecte de richesses nationales ; guerres d’agression dont la dernière en date, celles de l’IraK qui occupe le devant de la scène depuis maintenant plus de 12 ans avec son cortège d’horreurs, de massacres et de misère.

Nos sociétés musulmanes n’ont pas vécu la même histoire que celles de l’Europe. Elles ont été depuis deux siècles confrontées à une série de problèmes dans le cadre de leur évolution et leur insertion dans la modernité, car cette dernière ne fut pas fille utérine de leur histoire. Elle n’a pas vu le jour sans intervention étrangère.

C’est pourquoi l’adoption des valeurs les plus progressistes et les plus belles, provoque en même temps des réactions de rejet, des réactions de retour identitaire avec des replis sur soi, quelques fois primaires allant jusqu’au rejet pur et simple de tout ce qui peut être catalogué comme venant de l’Autre. C’est dire que le processus de modernisation y bute sur nombre d’embûches. La crise paraît  être pour certains, des plus criantes et soulève beaucoup de réactions parfois non raisonnées.

Il y a quelques années, un jeune enseignant de Titouan et directeur d’un magazine dédié aux jeunes, un certain Mohcine  Ennadoui, a  publié un ouvrage sur les femmes marocaines. Il l’a intitulé sans scrupules :  « Les femmes sont des suppôts de Satan». Cet auteur y considèrait les femmes comme « les ambassadrices de l’Occident laïque ». Il disait en substance que « ces femmes rampent comme des vipères pour défendre les droits de Satan, sous prétexte de l’égalité entre les hommes et les femmes dans l’héritage et dans l’âge du mariage… ». Il ira jusqu’à les qualifier  « …de véritables terroristes à la solde du diable, des ennemies de Dieu qui trompent leurs maris et détruisent les foyers ».

Quelques jours après, Mme Jbabdi qui est Enseignante à la faculté de droit de Casablanca, ne tarda pas d’y répondre d’une manière aussi virulente dans un article intitulé : «Défendre notre modernité». D’après cette militante de l’USFP, « c’est  parce que nous avons laissé ce type d’idées prendre place dans notre société, que nous avons récolté des drames comme celui du 16 mai. Il ne faut donc plus que l’Histoire se répète. Et il nous faut défendre les choix de la modernité de notre société ».

Le professeur Mohamed Moatassim, l’ex-conseiller de Sa Majesté, avait appelé quant à lui, « les organisations féminines marocaines et les démocrates de notre pays à faire leur devoir pour que plus jamais de pareils ouvrages, faits de surcroît sous couvert de l’Islam, incitant à la haine, le mépris et la discrimination à l’égard de la femme, ne soient édités ou publiés et laissés à la portée de notre jeunesse ».

A méditer sur ces faits qui sortent de l’ordinaire, on s’accordera fort bien sur l’existence dans notre société d’un profond et douloureux conflit entre les tenants de la tradition et ceux de la modernité.

Ce conflit paraît à première vue très récent. L’on a l’impression qu’il ne s’est manifesté qu’avec l’apparition fulgurante des courants islamistes au début des années quatre vingt. Au fait, le Maroc a éprouvé un choc lors de ses contactes directes qu’il avait eu avec les européens pendant le XIX ième siècle. Dans notre pays qui voulait éviter d’être colonisé, les Sultans Moulay Abderrahmen, Mohamed IV et puis son successeur Moulay El Hassan Ier, s’étaient engagés dans des réformes pour moderniser le pays. L’échec de ces réformes entreprises alors était dû principalement à leur rejet par un milieu culturel conservateur qui y a vu un danger de christianisation du pays.  Le Maroc avait alors raté son rendez-vous avec l’histoire. Comment cela avait-il pu arriver ?

Selon Mr. Abdesselam Cheddadi, auteur de l’ouvrage  « Education et culture au Maroc : le difficile passage à la modernité » : « la culture est l’élément central de la vie de la société, son cœur palpitant qui irrigue de son sang tous ses autres organes et tissus, et dont le bon fonctionnement ou les déficiences se reflètent immédiatement sur toutes les formes de son activité ».

D’après cet auteur, « le Maroc, comme la plupart des pays arabes, a intégré la modernité suivant un processus marqué par les conflits et la domination étrangère. D’où une attitude entachée d’ambiguïté, avec une méfiance, voire un rejet à l’égard de la culture moderne. C’est à ce niveau que, situe l’auteur, les origines du blocage et du dysfonctionnement du Maroc ».

Au terme de cette période, Précise l’auteur « les Marocains héritent une culture moderne tronquée, structurellement bloquée et en opposition avec leur propre culture figée et déformée ».

Selon nombre d’observateurs avertis, nous sommes restés après  l’indépendance, prisonniers de l’idée simpliste de « prendre le meilleur  » chez l’ennemi et de  » rejeter ce qui est incompatible avec notre civilisation « . Nous nous obstinons à nous situer à l’extérieur de la grande transformation que vit le monde et en dehors du temps présent. Mais, nous ne pouvons pas échapper aux assauts généralisés de la modernité et nous les subissons d’une façon impuissante ! De la sorte, notre dépendance vis-à-vis de l’Occident acquiert des bases inébranlables. En conséquence, au lieu de se résorber progressivement, le fossé économique, technologique et culturel avec les pays développés s’est davantage creusé !

Que faire alors? Cette question est devenue récurrente et très insistante. Elle demeure à l’ordre du jour depuis le début du XIX ième siècle. Sa pertinence et les nombreuses réponses faites pour y répondre afin de surmonter la crise « tradition ou modernité », attestent de l’importance que revêt une solution salutaire pour un tel imbroglio. La forme de modernité qu’amène avec elle la globalisation envahissante menace les restes d’une tradition à partir de laquelle ; semble-il, on tire son identité et sa spécificité. D’où les chocs à éviter. Quel choix pourrait-il être judicieux dans ces circonstances ? Moderniser la tradition ou traditionnaliser la modernité ? Rompre avec le passé ou le raviver ? forcer la modernisation ou y aller doucement ?

En face d’une modernisation forcée, on pourra avoir en effet, une réaction violente d’aspect religieux comme cela s’est produit en Iran du Shah qui avait voulu brûler les étapes dans le processus de modernisation de son pays ou dans l’Afghanistan communiste de Najibou Allah qui avait voulu avec l’aide des soviétiques opérer une coupure définitive avec la tradition. Par contre, se résoudre à la stagnation en se confinant à sa tradition  risque d’être de conséquences encore plus graves, comme cela fut le cas dans l’Afghanistan des Talibans qui n’admettaient pas entre autres aux XX ième siècle , la scolarisation des filles.

Serait-il alors mieux et salutaire de doser la modernité suivant les exigences sociales consensuelles ? Quelle chance a-t-on de pouvoir le faire quand la mondialisation insiste à nos portes pour nous façonner à sa manière et quand le conservatisme et la résistance aux incursions de la modernité s’organisent de façon encore plus vigoureuse que par le passé ?